

*Jalel El Gharbi*

## **Image de l'autre et du même vu par l'autre dans *Les Fragments...* de Mahmoud Bayrem Ettounsi**

---

**IMAGE OF THE OTHER AND THE SAME  
SEEN BY THE OTHER IN *LES FRAGMENTS...*  
BY MAHMOUD BAYREM ETTOUNSI**

**Abstract:** An Egyptian of Tunisian origin, Ettounsi was exiled in France where he resided from 1919 to 1932. He bequeathed us texts where he evoked without complacency the Orientals' outlook on the Westerners – that is to say, above all, the women. This is an anachronistic, biased look. The Oriental is reduced to a “rastaquouère”, on the Latin American model. The lesson of B. Ettounsi is that the identity, reduced to appearances, is only grotesque folklore and that it is advisable to look at oneself without sparing oneself.

**Keywords:** Mahmoud Bayrem Ettounsi; Tunisian Literature; French Literature; “Rastaquouère”; Orientals; Westerners; Identity.

**JALEL EL GHARBI**

Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités  
de La Manouba, Tunisie  
jalel.elgharbi@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinoux.2019.37.02

Mahmoud Bayrem Ettounsi naquit le 23 mars 1893 en Alexandrie ; il mourut en 1961. Ettounsi était fils de fabricant de soie, canut – bien que ce nom ait été réservé aux Lyonnais – qui comme l'indique son patronyme avait des origines tunisiennes. De retour d'un pèlerinage, son grand-père choisit de s'établir en Alexandrie. Son père était féru de poésie bédouine (Abu Zayd al-Hillali, Zir Salem) ce qui explique son goût pour le zadjal, genre poétique andalou privilégiant le dialectal. Engagé contre l'occupant anglais et le pouvoir local collaborateur, surtout lors de la révolution de 1919 menée par Saad Zaghloul, Bayrem Ettounsi publiait des pamphlets ayant un tirage de plus de 100.000 exemplaires. Son texte intitulé « Poèmes du gombo impérial, de la courgette royale, de l'aubergine marignan<sup>1</sup> » lui valut d'être extradé vers la Tunisie par les autorités françaises sur l'instigation du roi Fouad. À Tunis, l'accueil fut très froid : on l'accuse d'être à la solde de la Turquie. Aussi Bayrem Ettounsi décida-t-il s'exiler en France où il vivra de 1919 à 1932.

L'expérience de l'exil a donné lieu à une série d'articles publiés à Tunis dans

le journal *Az-Zaman* et ultérieurement *Echabab* entre 1933 et 1937. L'ensemble de ces textes, augmenté de ses *Mémoires* d'une vingtaine de pages, a été publié à Tunis en 2001 par Faouzi Zmerli chez Sud Editions. Nous avons donné une traduction en français de ces articles publiés en 2016 chez L'Harmattan sous le titre *Fragments d'une autobiographie. Chronique d'un exil en France*.

Tout commence à Marseille où l'auteur réside pendant cinq ans (de 1919 à 1924). On remarque à la lecture que la femme est une figure centrale du texte. L'essentiel du premier article publié en 1933 lui est consacré. On peut y lire l'évocation d'un couple batifolant dans l'eau et dont les ébats suscitent chez l'auteur une envie à peine voilée. On comprend à la fin du récit que l'homme est algérien.

Dans tous ces textes, l'évocation de l'altérité a pour corollaire celle du désir et ; de plus, l'évocation du désir s'accompagne toujours d'un discours sur l'altérité. On peut l'affirmer tout de suite, désir et altérité ont ceci en commun qu'ils sont, en l'occurrence, difformes. Rhétoriquement, ils sont vécus sous le mode de l'hyperbole ; esthétiquement sous le mode du grotesque. Le couple de l'Algérien et de la Marseillaise – reconnaissable à son caractère callipyge – passe la journée à s'aimer du mieux qu'il peut.

Outre ce récit, qui ne devait pas manquer d'aguicher le lecteur, Bayrem Ettounsi procède à une grotesque typologie des femmes françaises, faites de stéréotypes telles que :

Les femmes de chaque région ont une caractéristique qui les distingue des autres. La Normande ou la Bretonne

a le visage oblong, le nez fin, les cheveux blonds. Douce, elle a en plus la hanche souple et la démarche belle. Les femmes des Alpes ont la taille élégante, les yeux très noirs et la peau enivrante, couleur de vin<sup>2</sup>.

De toutes les femmes de France, c'est la Marseillaise qui accapare le plus de stéréotypes, ou bien de clichés<sup>3</sup> :

Revenons à nos Marseillaises à qui la nature a donné un gros derrière oscillant de haut en bas et se dandinant de gauche à droite en douceur. Ses taquineries suscitent le sérieux ; et le sérieux, il fait naître tous les transports. Un poète arabe a écrit, à ce propos :

« Quand une Marseillaise se lève, elle fait montre de deux qualités : langueur et indolence Car, de toutes les femmes du monde, elles ont les derrières les plus parfaits »<sup>4</sup>.

Chaque Marseillaise quels que soient son âge, sa maigreur, sa corpulence, son origine ou sa classe a un postérieur de ce type. Si vous croisez une femme sans postérieur, sachez qu'elle est étrangère à la ville. Et si vous désirez perdre la tête complètement, rendez-vous en été aux plages de Catalans ou de Roucas-Blanc. Elles y sont dévêtues, ces sculptures dues au Grand Maître, gloire à lui ! Celle-ci est couchée sur le ventre, à jouer avec le sable, l'autre est penchée sur son enfant à lui ajuster ses vêtements, et l'autre encore scintille à la surface bleue de la mer. Tous sont égaux dans leur humanité. Étant tout nu, il n'y a ni pauvre ni

riche, ni grand ni petit. Et vous êtes des leurs<sup>5</sup>.

On le voit, le cliché n'est pas assertion personnelle, il est reprise de *topoi* ne craignant pas l'approximation ni même le ridicule. Le cliché est redevable à la citation beaucoup plus qu'à l'observation. Quant à l'hyperbole, si elle est poétiquement productive, appliquée à la vie, elle n'est plus que prisme grossissant, c'est-à-dire déformant.

Les clichés que reproduit le texte de Bayrem Ettounsi ne cachent pas l'admiration béate aux connotations quasi religieuses qu'il voue aux Marseillaises :

La grand-messe de la beauté se tient tous les jours de six à huit heures, à l'heure où les vendeuses, les fonctionnaires des banques et des sociétés sortent et font montre de la beauté suprême que Dieu n'ait jamais créée. Cette beauté véritable, sans fards ni tromperie, cet alanguissement naturel sans affectation ni simulation. L'artère où l'on voit défiler le plus ces créatures charmantes est l'avenue Saint Frioul sur les deux côtés de laquelle déferlent des myriades de sirènes allant et venant, debout à échanger des baisers d'adieu ou attendant l'arrivée d'une amie ou d'un amant<sup>6</sup>.

À la beauté de ces femmes correspond la maladresse des Orientaux. Subjugué par la beauté de la Française, l'Oriental fait preuve de maladresse, d'extravagance et de conduite loufoque. Il est souvent éconduit, sinon il tombe dans le piège de prostituées qui le déplument. Sa déconvenue est pour le moins burlesque comme celle de ce jeune égyptien couvert de ridicule. Épris de

la fille de la tenancière d'un bar, il détonne, devenant de la sorte la risée de l'autre, mais aussi la risée du lecteur :

Voulant prouver aux tenanciers du bar qu'il était leur voisin le plus proche, il sortit de chez lui en pyjama en excellente soie grège, entra ainsi dans le bar et commanda une bouteille de champagne. Comme un tel bar ne vend pas ce genre de boissons qui coûtent cher, la jeune fille lui en acheta une bouteille dans un magasin de vin. Après l'avoir ouverte, et s'être fait payer, elle l'a prié de partir parce qu'il ne pouvait pas rester dans cette tenue. Il se fâcha et cessa de fréquenter le bar. Quand on est mécontent comme ce jeune homme, on trouve à Marseille des centaines de jeunes filles semblables à celle qui l'a passionné. Ici, le plaisir vient de l'instant vécu et quiconque fait une rencontre en oublie le reste<sup>7</sup>.

Mais ce type d'échec est bien plus qu'une mésaventure individuelle. Voici l'identité devenue chose ridicule, faite de faux brillant, de clinquant :

Un officier syrien de l'armée du roi Fayçal, du temps où il régnait, avait attiré sur lui les regards des Marseillais. Il était en tenue de colonel, avait sur la tête un tarbouche élégant et tenait une cravache dont la poignée est en or et en argent. Il marchait les mains croisées derrière le dos, la joue de biais, n'ayant de regard que pour ses moustaches recourbées vers le haut près de lui entrer dans les yeux. Les gens s'attroupaient pour ce spectacle jusqu'à ce qu'il s'en allât. Il finit par ne

plus attirer l'attention ni des hommes ni des femmes. Il eut alors l'idée de mieux faire en louant un beau cheval sellé. Il acheta un rosier haut d'un mètre et demi au moins et portant une demi-douzaine de roses. Il monta à cheval, tenant les rênes de la main droite et de la gauche le tronc du rosier qu'il mit sur sa hanche le faisant pendre au niveau de la croupe et de la queue du cheval. Il sortit à dos de cheval à six heures de l'après-midi avenue Saint-Frioul au trot et au galop. Un tel spectacle ne se voit dans aucune ville française. C'est pourquoi les gens l'accompagnaient de rires, de sifflements et le menu peuple l'appelait « Pacha ! Pacha ! » alors qu'il longeait l'avenue dans les deux sens jusqu'à huit heures. Il semble que ce fût sa sortie d'adieux à Marseille, parce que depuis, on ne le revit plus. On voit comme ces étrangers qui viennent en France rêvant de ses femmes peuvent être ingénieux !<sup>8</sup>

Ainsi attifé, l'extravagant officier syrien rappelle immanquablement le rastaquouère. Ce mot remonte aux années 1880. Il vient de l'espagnol *rastacuero* ou *arastacuero* de *rasta* « râteau » et *cueros* : « cuir ». Orthographié de diverses manières<sup>9</sup>, le mot a commencé par désigner les tanneurs latino-américains parlant mal le français et exhibant des accoutrements ridicules. Avec l'exposition universelle de 1889, le sens du mot s'étend aux Orientaux. Désormais, il peut référer aux Grecs, aux Juifs, aux Égyptiens, aux Syriens. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le mot se popularise à telle enseigne qu'il est frappé d'apocope. On ne dit plus « rastaquouère », mais « rasta ». Il se retrouve sous toutes les plumes. Un passage de René

Mizeroy que nous connaissons aujourd'hui moins pour ses romans que pour le portrait que Manet nous légua de lui ainsi que pour avoir inspiré le personnage de Duroy de *Bel-Ami*, démontre cette popularité qui s'accompagne d'exaspération :

C'est une lèpre moderne, une contagion qui date de l'Empire, de l'époque heureuse qu'emporta comme un coup de folie, où l'on voulut s'amuser quand même et sans trêve. Les rastaquouères commencèrent alors à s'abattre sur l'asphalte, silencieusement, ainsi que des oiseaux pillards qui sentent une proie et n'osent pas encore prendre leur part de ripaille. Il en arriva ensuite de partout comme une conquête victorieuse. Il en vint de Madrid et du Chili, de Constantinople et de Saint-Pétersbourg, du Portugal et de l'Allemagne avec des titres, des décorations, des *don*, des *ki*, des *off* à grand orchestre. Ils se nichaient tous dans les quartiers les plus élégants, essuyant les plâtres des hôtels neufs, achetant des terrains, bâtissant, fondant comme une colonie bruyante, dans ces quartiers à peine défrichés. Leurs salons ressemblaient à des tripots. Entrait qui voulait.<sup>10</sup>

Le journal satirique *L'Assiette au beurre* publie un numéro spécial consacré aux rastas en 1903 et devant le succès de cette livraison, il récidive en 1904 avec un dossier dédié au rastaquouère. On raille ces « cosmopolites » qui prennent leur déliquescence pour du lustre. Le mot se retrouve chez Guy de Maupassant dans *Bel-Ami*, chez Alphonse Daudet dans *L'immortel* et même chez Proust, dans *Sodome et Gomorrhe* sous la forme abrégée

de « rasta ». L'évocation artistique la plus connue du rastaquouère est sans aucun doute celle qu'en fit Offenbach dans son opéra-bouffe *La Vie parisienne* (1866) où évolue un rastaquouère brésilien.

Le mot n'a pas d'équivalent en arabe. Il m'a semblé pourtant en avoir retrouvé une trace dans le dialecte tunisien. Il m'est arrivé de prétendre que le mot « ratsa » ne vient pas de l'italien *razza* mais plutôt du français « rasta » après métathèse. Rasta aurait donc donné « ratsa » sur le modèle de « fromage » qui a donné en dialecte tunisien « formage »<sup>11</sup>.

Le rastaquouère arabe que donne à lire Bayrem Ettounsi a ceci de particulier qu'il n'engage pas que sa personne ni que sa catégorie professionnelle. Il a un caractère archétypal. Il est l'arabe anachronique, dévoyé, perversi, chez qui tout désir de séduction n'entraîne que répulsion :

Ce genre de personnes, qui vient d'Orient avec cette idée en tête, se voit beaucoup à Marseille, point de rencontre de tous les étrangers. Certains gardent tarbouche et chéchias pour attirer l'attention, alors qu'en réalité ils la détournent ainsi. Il arrive souvent qu'on en voie devant les stations de tramway ou devant les portes des magasins debout avec la main gauche dans la poche du pantalon en train de manipuler ce qui s'y trouve en regardant avec de grands yeux les visages des filles comme s'il n'attendait qu'un signe et ce jusqu'à ce qu'une prostituée le débusque plutôt qu'il ne la débusque.<sup>12</sup>

On le voit, tout tourne autour de la séduction. L'Oriental se méprend sur

les mécanismes de la séduction et sur sa nature. Ses tentatives sont d'autant plus piètres qu'il est mal attifé et ne parle pas la langue et le cas échéant, il ne fait que baragouiner ou débiter des sottises, tel ce guide menant un groupe de Syriens à Marseille :

Il portait une fez entouré d'un turban brodé. Il avait un gilet arabe avec en dessous un pantalon européen noir avec, au milieu, une ceinture énorme en cachemire coloré et il avait par-dessus tout une gabardine blanche.<sup>13</sup>

On le voit donner des réponses burlesques aux questions qu'on lui pose :

Le groupe s'est mis à l'interroger sur ces plantes marines et il répondait "ceci, c'est le raisin de mer, ceci est le chou maritime, ceci est le chou-fleur de mer. Là ; c'est l'abricot de mer !" S'étant retourné, il a vu une collection de scorpions tunisiens sous-verre, il a dit " là, ce sont des insectes d'Egypte." Et voyant dans une autre galerie le squelette énorme d'un éléphant d'une variété disparue, il dit : "j'ai tout identifié, sauf ce chameau".<sup>14</sup>

Ce serait à peine extrapoler que de trouver au rastaquouère une portée symbolique : l'officier, le guide sont la représentation de ceux qui règnent dans le monde arabe. On voit par ailleurs que l'autre est perçu à travers des canons archaïques, caduques : l'Oriental considère la femme occidentale selon les mêmes canons que les poètes antéislamiques, ceux de :

La femme grande, replète, au derrière lourd était la beauté idéale chez les

Orientaux et je crois que ces canons resteront éternellement.<sup>15</sup>

Cela va plus loin, la femme française semble faite pour assouvir les fantasmes polygames :

Il y a parmi ces pauvres des dizaines de poissonnières, de marchandes de légumes et fruits dont une seule suffit à assouvir l'avidité du préposé oriental qui mesure le derrière au mètre et le visage à l'empan ou encore celle d'un homme qui voudrait épouser quatre femmes réunies en une seule.<sup>16</sup>

Encore une fois, Bayrem Ettounsi étaye ses portraits de femmes de poèmes arabes<sup>17</sup>. Ici, il cite Bacharah El Khouri (1885-1968), précisant qu'il s'agit de « notre poète chrétien » :

Qui un jour entre dans une église  
Y trouve veilles et gazelles.<sup>18</sup>

Il arrive que l'Oriental s'en prenne à l'Occident coupable de ne pas correspondre aux fantasmes qu'il suscitait, tel cet étudiant venu en France avec l'espoir de profiter de ce qui s'apparente à un tourisme sexuel :

Combien je désirais quand j'étais en Orient, être en France, quand j'en entendais parler...Ceux qui en revenaient affirmaient qu'il suffisait de tendre la main vers la femme qu'on apprécie pour l'arracher fût-ce à son mari.<sup>19</sup>

Dépité, l'étudiant s'écrit :

Où était donc cette prétendue joie de vivre dans ce pays ?<sup>20</sup>

Ainsi donc l'Occident est coupable de n'être pas aussi pervers qu'on l'imaginait. Par-delà le caractère quelque peu caricatural de ces portraits, on retiendra que les Orientaux – qu'ils soient étudiants ou non – ont beaucoup à apprendre de l'Occident. Aux fanfaronnades<sup>21</sup> orientales délirantes, l'Occident oppose un modèle de liberté et de savoir-vivre. Bayrem Ettounsi note avec admiration que les gens ne réagissent pas quand il leur arrive de surprendre des amoureux :

Ce qui est bien, c'est que les gens surprennent ces scènes sans faire preuve de curiosité ni prétexter de prêcher la bonne parole pour se mêler de ce qui ne les regarde pas.<sup>22</sup>

Ce savoir-vivre se voit également dans les fêtes qui contrastent avec le capharnaüm qui tient lieu de réjouissances en Orient.

Parlant du carnaval, me reviennent en tête les fêtes en Orient, non pas des fêtes de carnaval, mais des fêtes religieuses, où l'ordre, la sécurité et la quiétude sont troublés et où la populace s'amuse en groupes serrés n'avançant ni ne reculant. Leur vacarme fait fendre le ciel et aucune femme, voire aucun homme, n'échappe à leurs mains ni à leurs langues...Et la police ne daigne honorer de sa présence ces festivités qu'à la dernière minute, après des batailles sanglantes, après des vols commis et après que les étrangers se sont repus du spectacle du chaos oriental et de ses pratiques sociales.<sup>23</sup>

L'adhésion de Bayrem Ettounsi au mode de vie occidental, son ouverture à un

autre rapport au monde, à l'autre se voit également dans les évocations qu'il fait de la nourriture. Nous connaissons très peu d'écrivains arabes ayant fait référence à la nourriture. Tout se passe comme si, voyageant, ils s'abstenaient de manger et même de voir des étals tels que ceux décrits par Bayrem Ettounsi :

Nous revenons à la plage pour en savourer les réjouissances en nous épargnant ses maux. Il y a des restaurants dont les tables sont dressées près du bleu houleux. À côté, on voit les marchands de coquillages, de crustacés, d'échinodermes et de mollusques tels les huîtres, les moules, les clams et les oursins.<sup>24</sup>

À la même page, Bayrem Ettounsi évoque le vin et la bouillabaisse. Sur un autre plan, il fait, plus loin, l'éloge du clergé. Cet éloge vaut surtout comme diatribe contre les « ulémas » musulmans. Les prédicateurs chrétiens, dit Bayrem Ettounsi,

sont toujours au fait des réalités de la vie. Leurs sermons tournent autour de cela. Les prêtres ne reprennent pas des prêches consignés depuis cinq cents ans. C'est la parole du jour, la question de l'heure. Sans parler de leur façon de prêcher la bonne parole et de convaincre ni des efforts qu'ils fournissent pour acquérir les sciences importantes... Nombre d'entre eux sont agrégés en astronomie, chimie, philosophie, théologie ; langues anciennes, sans parler de leur mérite indéniable ni de leur incontestable adresse. Ils ne sont pas du nombre de ceux qui cherchent à percevoir

des traitements, à dormir dans les lits douilletts, à recevoir des baisemains au nom de la religion. Peut-être était-ce leur fait par le passé, mais aujourd'hui, ils donnent beaucoup plus qu'ils ne reçoivent.<sup>25</sup>

Incultes, anachroniques et cupides, c'est ainsi qu'apparaissent les ulémas (littéralement « savants »).

Voyageant, Bayrem Ettounsi se déleste de l'attachement identitaire exacerbé. Comme le montre cette anecdote qu'il rapporte. Alors qu'il se trouvait à bord du paquebot « Chili » de Messageries maritimes :

Un jeune Libanais prénommé Georges, dont j'avais remarqué qu'il me regardait longuement depuis que j'avais escaladé la passerelle, m'a demandé :

- Père, vous êtes catholique ou orthodoxe ?
- Catholique, ai-je répondu.<sup>26</sup>

La leçon de Bayrem Ettounsi est affirmation de la pronominalité de toute scopie. Tout regard porté sur l'autre se résout en autoscopie, dans la quasi synonymie de regarder et se regarder. L'œuvre de Bayrem Ettounsi semble insinuer que l'identité est cela qu'on interroge, qu'on met à mal dans une perspective qui ambitionne le rapprochement entre le même et l'autre, entre altérité et ipséité. À trop s'attacher aux signes extérieurs qu'on prend pour l'essence de l'identité on risque de n'être qu'un rastaquouère.

## NOTES

1. يسور علنا جن ذابل او يكول مل عرق ل او ين اطل سلا ةي ابل ا دائ اصرق
2. Mahmoud Bayrem Ettounsi, *Fragments d'une autobiographie. Chronique d'un exil en France*. Traduction de Jalel El Gharbi. Illustrations de Viviane Falguyettes, éditions L'Harmattan 2016, p. 31.
3. Le stéréotype désigne une idée, une opinion – vraie ou fausse – mais partagée et définissant une posture alors que le cliché – par son sens premier même de reproduction typographique puis photographique – désigne une opinion reproduite, copiée.
4. لس كل ا و ن هولا : ن اتل ص خة ا ح ل ت ض ن ا ذ ا ا ي ل ي س ر م ة س ن ب ا ت ن ي ل ث م ل ا ب ر ض ي ن ه ف ا د ر أ ل ق ث ب ت ب ط ا ق س ا ن ل ا ء ا س ن ن و د ن ه ذ ا
5. *Ibid.*, p. 31-32.
6. *Ibid.*, p. 31.
7. *Ibid.*, p. 49-50.
8. *Ibid.*, p. 48-49.
9. Le mot s'écrivit d'abord « rastacouère » puis « rastaquère » avant que ne s'imposât l'orthographe actuelle « rastaquouère ».
10. René Maizeroy, *La Fin de Paris*, Victor Havard, 1886, p. 56.
11. En français « fromage » est une métathèse de « formage », la forme initiale.
12. Mahmoud Bayrem Ettounsi, *op. cit.*, p. 48.
13. *Ibid.*, p. 40.
14. *Ibid.*, p. 41.
15. *Ibid.*, p. 72.
16. *Ibid.*, p. 72.
17. Il y a lieu de soupçonner Bayrem Ettounsi d'être lui-même l'auteur de ces poèmes.
18. *Ibid.*, p. 53 : ء ا ب ط و ا ر ذ ا ج ا ه ي ف ق ل ي ا م و ي ة س ي ن ك ل ا ل خ د ي ن م ن ا
19. *Ibid.*, p. 47.
20. *Ibid.*, p. 47.
21. « Fanfaron » vient de l'espagnol « fanfarrón » qui vient de l'arabe « رائثرث » (bavard).
22. *Ibid.*, p. 42.
23. *Ibid.*, p. 55-56.
24. *Ibid.*, p. 36.
25. *Ibid.*, p. 54.
26. *Ibid.*, p. 65.